

Bureau météorologique.

Washington, 13 janvier — Indications pour la Louisiane—Tempé- rature : plus froid ; vents vifs du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- La femme. Une histoire Gasconne, Yan de Lesca. La musée de l'armée à Paris. Au Bonhomme Noël. Rév. Le monument de Bossuet. Lettre du Pape Léon XIII. Noël de guerre. Les écrivains Anglais jugés par les immortels. Marie la Modiste, feuilleton. Mondanité, Clifton. L'Actualité, etc., etc.

La situation en France.

La République Française traverse, depuis quelque temps, la plus étrange des crises. Voilà plusieurs années que l'affaire Dreyfus y passionne les esprits, divise le pays en deux camps ennemis, prêts à s'entre-dévorés ; et l'opinion publique ne semble guère plus éclairée sur les faits que le premier jour. Certes, la trahison est un grand crime ; mais, en fin de compte, il ne s'agit ici que d'un simple petit capitaine, et l'on ne conçoit pas comment une pareille affaire peut révolutionner toute une nation. Ce ne sont plus seulement les chefs de l'armée qui sont aujourd'hui cloués au pilori, mais les chefs de la haute magistrature. Si les choses continuent de la sorte, il ne restera plus rien d'intact, de respectable, de respecté dans ce malheureux pays, qui a ouvert l'ère de toutes les libertés, enfançant tant d'émancipations, et se trouve, maintenant, la première victime de ses chevaleresques largesses.

Il est temps de mettre un terme à cette atroce situation. Elle ne s'est prolongée jusqu'ici que par l'incroyable faiblesse ou la non moins incroyable incapacité de ceux qui ont pour premier devoir d'en finir avec cette odieuse série de scandales, avec cet infâme système de dénigrement, qui ruine toutes les réputations, mine toutes les institutions, et fait d'un pays la proie des intriguants du dedans, en attendant qu'il devienne la proie des ennemis du dehors. Les héros de cette affreuse crise touchée à sa fin et que la France pourra recouvrer bientôt son bon sens d'autrefois, et l'équilibre d'esprit qui a été, de tous temps, une de ses plus brillantes qualités.

Convocation Prochains des Cortès.

Madrid, Espagne, 13 janvier — Señor Sagasta, président du conseil, convoquera les Cortès pour le 25 ou le 30 janvier. Il demandera la ratification immédiate du traité de paix. Les débats dureront une semaine, estime-t-on. Le gouvernement espagnol a de nouveau rappelé aux autorités de Washington la promesse faite par les pénitentiaires au sujet de la délivrance des prisonniers espagnols aux mains des Philippines. Il a demandé de promptes mesures. Les journaux de Madrid prétendent que les Américains ont demandé au gouvernement espagnol de ne pas retirer ses troupes de l'île de Mindanao avant l'arrivée de troupes des Etats-Unis, afin de prévenir une insurrection.

LA POESIE

-ET LE-

FASTE DE NOËL.

C'est en Alsace qu'il faut aller pour retrouver dans toute sa poésie le faste de Noël.

Ni le temps, ni les malheurs du passé, ni les misères du présent n'ont affaibli le culte des réunions de famille autour de l'arbre de Noël. Ce n'est pas le gui de Bretagne, c'est le sapin d'Alsace que l'on plante dans les demeures et dont le feuillage abrite et l'aïeul, et la mère et les enfants. Il y a des lumières partout, et des oranges et des joujoux suspendus aux branches.

C'est une brillante clameur quand la salle s'ouvre aux yeux ravis. La distribution des surprises fait pousser aux petits des cris d'enthousiasme, et leur joie met des larmes aux paupières des vieux.

Ensuite, on s'assied à la table patriarcale. L'oise y trône superbement. On la flanque de toutes les primeurs grasses de la charcuterie de Strasbourg. La tarte aux quiches suit l'opulente choucroute, et quand la bière blonde a largement rempli les verres, on débouche quelque vin mousseux de la Moselle ou du Rhin, à moins que le champagne ne couronne les toasts et les chants.

Oh ! comme elle se ressaisit et se donne carrière, l'âme alsacienne lorsque, tous volets clos, elle peut évoquer, au milieu des tendresses cordialement répandues, la patrie non pas absente, mais toujours présente, la petite française !

On assiste tous les ans, dans un coin pittoresque de l'Alsace, au fond d'un village, à une de ces explosions intimes. Noël ! France ! Si la neige couvre la terre, le feu est sur les lèvres d'un exalté le cri magique de la rédemption.

L'Alsace a ses Noëls comme la Lorraine, comme la Flandre, comme la Normandie, comme la Bretagne, comme la Touraine, comme la Provence. Nous parlons des anciens, non des modernes. Malgré tout, les plus archaïques sont les plus curieux, les plus touchants parce qu'ils débordent de foi naïve.

N'y cherchez pas l'art. Mais le sentiment est exquis ; les images sont simples ; on voit bien qu'elles ont été composées pour être répétées en chœur par le peuple de France. De bonne heure, ceux qui les ont conçues se sont penchés sur la langue vulgaire. De là vient qu'il en est en tous patois.

Il y en a de bourguignons qui sont d'une saveur primitive incomparable. Ce sont des chansons à boire, où la verve la plus franche semble s'échauffer des ardeurs purées du Pomard et du Volney. Celle de 1530, dont on ignore l'auteur, est restée populaire dans l'Yonne et la Côte-d'Or. Le pauvre M. Carnot aimait à en citer les stances inégales.

Dans quelle contrée ne s'allume pas la bûche de Noël ! L'empereur Sigismond la bénissait en versant du vin dessus.

Dans quelle latitude Jésus ne descend-il pas du ciel dans la nuit pour apporter des joujoux aux enfants ?

Quel est donc le garçonnet, quelle est la fillette, quel est le bébé qui n'a pas déposé son sabot dans la cheminée pour recevoir le cadeau du Bonhomme Noël ?

Il y a une littérature tout entière là-dessus et dans toutes les

langues. La Russie a ses couttes comme la Suède et l'Angleterre, comme l'Allemagne, cette grande contumière du réveillon plantureux et tumultueux.

Loin de France, sous le ciel des colonies, les marins et les soldats n'oublient pas la festivité ancestrale. Pierre Loti en sait quelque chose.

A travers les plaines du Soudan, il n'y a pas longtemps, un bey qui avait été sauvé des mains de Samory, n'imaginait rien de mieux pour témoigner sa reconnaissance aux officiers français, que d'inviter ses frères noirs à construire avec lui une lanterne aux approches de Noël.

On pendit des peaux d'oiseaux aquatiques, on fit des découpages de papier jaune, rouge, vert, et bientôt s'éleva une maisonnette bariolée, percée de petites fenêtres, où s'allumèrent, la veille de Noël, quantité de bougies.

Tous les noirs sont rassemblés autour de la lanterne magique, claquant des mains ou criant en s'accompagnant du tam-tam. De chaque ruelle, sortent des groupes de nègres, tous portant aussi des lanternes, les unes monumentales, les autres plus petites, aux formes les plus variées et aussi les plus fantastiques. Et les danses bientôt commencent et se prolongent fort avant dans la nuit, jusqu'à quatre heures du matin, où la cloche de la petite église des Pères annonce l'arrivée de Noël. Alors, les noirs s'agenouillent.

Les sauvages avaient, à leur manière, fêté les officiers chrétiens en s'associant à eux dans cette veillée de Noël, éclairés par les étoiles du ciel africain !

LA --

CONTROVERSE EAGAN-MILES.

L'attitude des deux généraux.

Théories émises au sujet des conséquences probables de la déclaration du général Eagan.

Divergence d'opinions.

Washington, 13 janvier — L'excitation causée à Washington par les violentes attaques du commissaire général Eagan contre le général Nelson A. Miles, commandant en chef de l'armée américaine, n'a pas diminué aujourd'hui.

Un affaire de ce caractère officielle ne devait pas manquer d'attirer l'attention du Président. Aussi la plus grande partie de la séance de cabinet tenue aujourd'hui a-t-elle été consacrée à la discussion de l'incident.

Les intéressés, les généraux Miles et Eagan, n'ont rien apporté de nouveau à la controverse, mais la commission d'enquête sur la conduite de la guerre a agi promptement pour repousser l'affront, comme les membres de la commission considèrent le langage du général Eagan. Leur lettre accompagnant la déclaration écrite du général qu'ils lui renvoyent, n'indique pas positivement s'ils recevront en témoignage ladite déclaration élogieuse du langage respectable, et le général Eagan ne manifeste pas l'intention de profi-

ter de l'offre qui lui est faite par la commission. Ses amis n'hésitent pas à suggérer qu'il retirera les passages auxquels on fait objection, mais il ne veut rien dire à cet égard, et les membres de la commission ne sont pas plus communicatifs.

Les autorités du département de la guerre ne savent pas encore au juste quel effet aurait la suppression ou une modification de la déclaration du général Eagan. Certains maintiennent que si le rapport officiel ne contient aucun langage offensant il n'y aura pas d'offense légale. D'autres déclarent que si une modification mitige l'offense du général Eagan elle ne la supprimera pas.

Un autre aspect de la question est l'exemption de toute poursuite garantie au nom du Président à tous les témoins comparissant devant la commission d'enquête. Mais les fonctionnaires de la guerre sont encore divisés à cet égard, et il en est de même pour les membres du cabinet, qui se demandent si l'exemption s'applique à ce cas particulier.

Le général Miles semble attendre les mesures que prendra le département de la guerre. Il considère qu'il lui incombe, ainsi qu'à la commission de guerre, de protéger l'armée contre de telles attaques. Dans l'excitation causée par cet incident, la question pendante devant la commission, la qualité de la viande de bœuf fournie à l'armée, a été complètement perdue de vue.

Il y a eu cependant deux additions piquantes aux témoignages reçus par la commission. D'abord le général Wood a déclaré qu'aucune personne sérieuse n'avait porté de plainte au sujet des rumeurs, puis Theodore Roosevelt a porté une plainte sérieuse au sujet de la viande de bœuf fournie à ses hommes.

Des personnes qu'on peut considérer comme des autorités en matière de lois militaires disent que dans l'état actuel la controverse entre le général Miles et le général Eagan n'est pas de nature à justifier la réunion d'une cour d'enquête. Une cour d'enquête diffère entièrement d'une cour martiale.

Une cour martiale est obligée, d'après les sévères règlements militaires, de prendre en considération certaines accusations spécifiques, comme une attaque contre un frère d'armes par exemple, même au point de s'enquérir de la véracité des accusations portées, tandis que la cour d'enquête a un champ d'action beaucoup plus vaste.

Elle peut, sans aucune restriction, procéder à une enquête sur tous les faits, même ne pas borner son enquête à l'officier incriminé, mais, comme il y en a des exemples dans le passé, renvoyer d'autres officiers devant une cour martiale.

En un mot, une cour d'enquête, dans un cas comme celui qui cause actuellement une si grande excitation, peut, si elle le juge utile, renvoyer devant une cour martiale les deux intéressés.

Cependant, comme il est dit plus haut, la réunion d'une cour d'enquête en l'état actuel de la controverse ne serait pas justifiée, d'après les meilleures autorités.

Tragédie dans le Tennessee. Paris, Tennessee, 13 janvier — Un rapport reçu d'un point éloigné du comté de Henry annonce qu'un individu du nom de Hudgins s'est suicidé après avoir commis un double meurtre.

Dans un accès de folie le mathématicien a tué sa femme et son petit enfant et s'est ensuite coupé la gorge.

Mort du Représentant Dingley. Washington, 13 janvier — Le représentant Dingley est mort à dix heures 30 du soir.

Nelson Dingley jeune, gouverneur du Maine en 1874 et 1875, représentant du deuxième district de cet état au congrès depuis 1881, était né à Darnam, com-

té d'Androscoggin, Maine, à la ferme de son grand-père Lambert, sur le bord de la rivière Androscoggin, le 15 février 1832. Il était fils de Nelson et de Jane Lambert Dingley.

En 1838, sa famille s'installa à Unity, comté de Waldo, et en 1854 à Auburn.

Rapport annuel de la Commission du trafic entre les Etats de l'Union.

Washington, 13 janvier — Le rapport annuel de la commission du trafic entre les Etats de l'Union est publié aujourd'hui. La commission appelle de nouveau l'attention du Congrès sur les points vitaux au sujet desquels les lois existantes sont défectueuses et insuffisantes, et elle déclare de nouveau que, dans l'état actuel des choses, il est impossible de faire exécuter les lois.

En attendant, disent les commissaires dans leur rapport, la situation est intolérable, pour le public et les entrepreneurs de transports. Les tarifs fixes sont ignorés, des distinctions sont constamment faites, les prix de transport sont incertains et subissent de grandes fluctuations. Les directeurs des chemins de fer se méfient les uns des autres et les expéditeurs sont toujours dans le doute au sujet des tarifs accordés à leurs concurrents.

L'importance du trafic est si exceptionnelle qu'elle excède fréquemment la capacité des moyens de transport, de sorte que la lutte pour le tonnage semble ne jamais cesser. Des sommes énormes sont employées à l'achat de taux secrets accordés à un prix très inférieur aux taux publiquement annoncés.

Le gros du public ne profite guère de ces réductions, qui sont principalement accordées aux plus forts expéditeurs. Cet état de choses augmente les avantages dont jouissent les grands capitalistes, et il tend à ruiner les petits commerçants.

Ces questions ne sont pas seulement grosses de graves conséquences pour la prospérité du pays, mais elles affectent à un haut degré les intérêts de la moralité publique.

L'état de choses régnant ne peut pas être mieux exposé que par les références aux enquêtes faites par la commission durant l'année.

Les commissaires citent ensuite dans leur rapport les décisions de la Cour Suprême dans le cas du Trans-Missouri et de la Joint-Traffic Association, et déclarent que la compagnie de chemin de fer a beaucoup souffert d'une concurrence illégitime faite au moyen de tarifs illégaux.

La mort de l'étudiant Morgan à St-Louis. St-Louis, Missouri, 13 janvier — Guy A. Morgan, l'étudiant en médecine ayant autrefois résidé à El Paso, Texas, et à Nashville, Tennessee, dont le cadavre a été trouvé mercredi dans Forest Park, le coroner a rendu un verdict concluant au suicide dans un moment d'aberration mentale.

Mais des étudiants qui ont connu Morgan ne sont pas du même avis que le coroner.

Les funérailles de M. Dingley. Washington, 13 janvier — Les funérailles de M. Dingley auront lieu lundi prochain à la chambre des Représentants. Le corps y sera exposé jusqu'à midi. Le service sera célébré en présence des membres de la Chambre et du Sénat.

A quatre heures 20 de l'après-midi les restes du représentant partiront par la voie du chemin de fer de Pennsylvanie pour Lewiston, Maine, où un autre service sera célébré à la résidence de la famille.

L'inhumation aura lieu dans cette ville.

Sarah Bernhardt.

Mme Sarah Bernhardt, qui est en ce moment en représentations au théâtre Valle, à Rome, vient d'être interviewée par le correspondant romain de la Pall Mall Gazette.

Elle lui a fait un bien joli récit de son ascension du Vésuve, la nuit.

—J'aime cette Italie, commence-t-elle par déclarer. C'est ma quatrième visite à Rome.

—Et le public ? demande notre confrère de la Pall Mall Gazette. —Ah ! c'est une autre paire de manches. —C'est-à-dire ?

—Tous les auditeurs latins sont difficiles à captiver. Les Anglais, je les adore, et les Américains se conduisent au théâtre comme s'ils étaient dans une église. Ils écoutent dans un religieux silence, quoiqu'ils soient prompts à saisir un trait, et applaudissent beaucoup. Les Italiens parlent, froissent leurs programmes, lisent les journaux pendant la représentation et rendent le succès beaucoup plus difficile. Mais, après tout, c'est le fait de leur nature... volcanique, je suppose.

—A propos de volcan, avant de quitter Naples, j'ai voulu avoir l'étrange sensation de voir le Vésuve pendant la nuit. J'ai été à Naples bien des fois, et je me suis toujours proposé de voir ce superbe et fier despotisme... de près. Jusqu'à présent, je n'avais jamais mis à exécution mon désir. Mais je ne pouvais plus l'ajourner car bientôt un funiculaire sera installé, qui ira de Naples au cratère, et ce funiculaire rendra le monstre accessible à tous.

—Je trouve ce chemin de fer barbare. Le Vésuve doit être réduit aux proportions d'une représentation théâtrale ! Toutefois, j'estime ce projet moins ridicule que l'éclairage des catacombes par l'électricité. J'ai fait l'ascension de la grande montagne à pied, avec deux serviteurs et un guide sûr.

—Vous risquez beaucoup ? interrompt le correspondant de la Pall Mall Gazette ? —L'ascension, reprend Mme Sarah Bernhardt, est assez dangereuse le jour, mais la nuit, à peu près impossible pour une femme, mais elle mérite qu'on la tente et qu'on se mette dans l'angoisse. Nous nous sommes en route, une fois les portes du théâtre fermées, prenant le chemin le plus court.

—Mes émotions ont augmenté à mesure que nous montions. J'ai fait l'ascension de bien des montagnes de neige, mais c'est la première fois que j'escaladais une montagne de feu. Comme nous sommes nus pieds, me semblait-il de plus en plus chaud. Puis c'étaient de fréquents nuages de vapeur et une pluie de cendres.

—La route devenait plus difficile, nos pieds laissant des traces dans la lave presque froide, tandis que le Vésuve, ce géant, nous en envoyait de temps à autre un souffle chaud de flamme, et l'air nous arrivait de plus en plus lourd, jusqu'au moment où la respiration commença à être difficile. J'avais toujours, sans adresser un mot à mes compagnons, ressentant au plus profond de moi-même la grandeur de la terre et la petitesse de l'homme lorsqu'il est en présence des forces de la nature.

—A la fin, le guide me dit qu'il ne fallait pas que nous avançons plus loin, car la lave était liquide. J'inistai pour faire quelques pas de plus. Le guide céda à mes importunités, et nous fîmes encore quarante à cinquante pas. Mes

compagnons s'arrêtèrent alors. —Moi, je continuai, jusqu'à un moment où notre guide jeta un cri. Il me semblait que j'étais au milieu des flammes, pouvant à peine respirer, et... j'ai perdu une de mes boucles d'oreilles. De plus, mes sourcils sont roussis. —Il me semblait que le jour du jugement dernier était venu...

AMUSEMENTS.

St-Charles.

Hier soir, la troupe Hopkins a fait merveille dans "Queen's Evidence", et les variétés ou pièces détachées, que l'on appelle ici le vaudeville, ont achevé le succès de la soirée.

La semaine prochaine, la compagnie jouera, de nouveau, à la demande du public, "Confusion", une des meilleures comédies que l'on ait jamais écrites pour la scène anglaise ; intrigue très compliquée et très habilement caractérisée ; dialogue très spirituel. Quant au vaudeville, il comprendra Jack Murphy, les deux Français Gugiare et Boyer, et l'orchestre militaire des Dames de Boston.

Théâtre Crescent.

"Shall we Forgive Her" et "East Lynne", telles sont les deux pièces qui viennent de prouver à miss Marie Wainwright de véritables ovations depuis dimanche dernier, aux deux dernières représentations de hier et d'avant-hier, surtout. Aujourd'hui, en matinée et le soir, les deux dernières représentations de "Shall we Forgive Her", — deux salles comblées.

Théâtre de l'Opéra Français

Comme nous l'avons déjà annoncé, il y aura aujourd'hui, à la salle de la rue Bourbon, une grande matinée à prix réduite — 50 et 25 cents.

Ce soir, la seconde de la Reine de Saba. Il fallait s'y attendre, après le succès prodigieux de la représentation de jeudi. — Très remarquable distribution de rôles, mise en scène éblouissante, décors de toute beauté, ballet comme nous n'en aurons jamais vu à la Nouvelle-Orléans, et une machinerie magnifique.

Demain dimanche, en matinée, "Dannhauser" avec grand spectacle et les premiers rôles de la troupe. Le soir, première des "Petites Michas" qui fera salle comble.

Mardi soir, la "Naxaraine" avec Mme Fiérens, et "La Fille du Régiment".

Académie de Musique.

Aujourd'hui samedi, matinée aux prix populaires, la représentation commencera à 1 heure 30. Hier soir, l'orchestre militaire féminin, de Boston, qui a été brillamment une semaine de succès, et les variétés se sont fait bruyamment applaudir.

La semaine prochaine, nouveau programme, plus intéressant que celui de cette semaine. Nous aurons les deux nains merveilleux, les frères Rosow, M. James Collins, Miss Louise Ray, le Prof Herbet et son école de chiens.

Il nous faut insister surtout sur l'engagement de James Collins, un de nos artistes les plus populaires, qui nous revient après une absence de près de 20 ans.

Tulane.

Le Tulane est devenu rapidement un théâtre fashionable. Ce n'est donc pas étonnant que les amateurs de théâtre se soient portés, cette semaine aux représentations de "The Moth and the Flame", très bien interprété par M. Kelbey et Miss Shannon, deux artistes d'élite, aux allures et au jeu aussi fins qu'élegants.

Tulane.

Le Tulane est devenu rapidement un théâtre fashionable. Ce n'est donc pas étonnant que les amateurs de théâtre se soient portés, cette semaine aux représentations de "The Moth and the Flame", très bien interprété par M. Kelbey et Miss Shannon, deux artistes d'élite, aux allures et au jeu aussi fins qu'élegants.

Tulane.

Le Tulane est devenu rapidement un théâtre fashionable. Ce n'est donc pas étonnant que les amateurs de théâtre se soient portés, cette semaine aux représentations de "The Moth and the Flame", très bien interprété par M. Kelbey et Miss Shannon, deux artistes d'élite, aux allures et au jeu aussi fins qu'élegants.

Tulane.

Le Tulane est devenu rapidement un théâtre fashionable. Ce n'est donc pas étonnant que les amateurs de théâtre se soient portés, cette semaine aux représentations de "The Moth and the Flame", très bien interprété par M. Kelbey et Miss Shannon, deux artistes d'élite, aux allures et au jeu aussi fins qu'élegants.

uante doit être de rester dans l'ombre. Et, à mon avis, il aurait commis une bien grosse imprudence en allant, à Paris, dans la rédaction d'un journal, pour faire insérer un fait-divers dont l'intention calomnieuse ne pouvait échapper à personne.

Le colonel écoutait religieusement sa petite-fille.

—Quel avantage pouvait-il espérer de cette démarche si compromettante ? continua Geneviève. Pour lui, la perte de Roland n'a, en somme, qu'une importance toute minime et toute indirecte. Tandis qu'au contraire, en s'abouchant avec le Paris, Par-là, il se mettait en évidence, il pouvait attirer l'attention sur lui. C'étaient là de bien gros risques pour un bien maigre résultat.

—Ton raisonnement ne manque pas de justesse.

—J'ai beaucoup réfléchi, tantôt pendant ton absence, et je suis arrivée à cette conclusion.

—Mais alors, qui a lancé cet article ? Il faut donc que Roland ait un ennemi que nous ne connaissons pas...

—Qui n'a pas d'ennemis, grand-père ? —C'est vrai.

Le vieillard, tout songeur s'enfonça dans de nouvelles méditations.

En prononçant le mot "ennemi", Geneviève avait regardé sur Pascal un regard signifié. Le jeune homme était resté impassible.

Mais elle crut sentir que toute la volonté de son cousin était tendue, d'un effort ardent et continu, pour obtenir cette apparence d'indifférence.

Comme on sortait de table, Pascal prit un cigare et déclara qu'il allait fumer dans le jardin. Brisefer venait d'arriver et s'était enfermé avec le colonel dans la bibliothèque.

Geneviève et Marthe restèrent seules.

Geneviève avait pris sa broderie. Marthe allait et venait, tournant autour de sa cousine, comme si elle avait eu quelque chose difficile à faire.

—Tu ne t'assieds pas Marthe ? —Non... Je me sens un peu nerveuse...

Geneviève releva la tête. Elle avait cru distinguer, quelques instants auparavant, que Pascal, en sortant, avait échangé avec Marthe un rapide coup d'œil. Depuis plusieurs jours, le soupçon d'un vague mystère planait en elle.

Elle s'adressa à sa cousine : —Pourquoi ne vas-tu pas retrouver ton frère au jardin ? Il fait très doux ce soir.

Marthe n'eut pas une seconde d'hésitation.

On eut dit qu'elle attendait impatientement cette proposition. —J'y vais.

dentes, toutes ses observations lui revenaient en foule à l'idée. Une invincible curiosité s'empara d'elle.

—Il y a entre eux quelque secret. J'en suis sûre... Elle fit un pas sur les traces de Marthe. Mais elle s'arrêta, honteuse.

—Non, ce serait mal. Elle se rassit et voulut reprendre son travail.

Les dessins de la broderie dansaient devant ses yeux.

Elle chercha encore à lutter. Mais elle fut bientôt vaincue. Elle avait soudain pensé à Roland. Pascal n'allait-il pas tenter contre son rival quelque nouvelle trahison ? Marthe était si faible, si naïve, qu'elle pourrait devenir entre les mains de son frère un instrument inconscient. Pourquoi ce rendez-vous secret dans l'obscurité du jardin ?

Car, elle n'en pouvait douter : Marthe avait couru à un rendez-vous imposé par Pascal.

Dans l'intérêt de Roland, il serait peut-être utile de savoir ce que Pascal allait dire à sa sœur. Cette réflexion leva les derniers scrupules de Geneviève.

Tout émue, son cœur battant jusque dans sa gorge, elle se dirigea à son tour vers le parc.

Elle ne savait de quel côté étaient passés ses cousins. Elle erra quelque minutes à travers les allées, s'efforçant d'étouffer le bruit de ses pas sur le sable. La nuit était assez claire. Là-

bas, sur le ciel illuminé d'étoiles, se détachaient en masses sombres, les feuillages denses des bosquets.

A l'aventure, la jeune fille gagna les profondeurs du parc. Tout à coup elle fit halte. Elle avait aperçu, parmi les branches, la tache rouge du cigare allumé de Pascal.

Elle n'eut que le temps de se blottir derrière le tronç d'un chêne où s'accrochait tout un fouillis de pendeloques de lierre. Le frère et la sœur venaient vers elle.

Marthe tenait le bras de Pascal. Elle marchait serrée près du jeune homme, les yeux levés vers lui.

Encore quelques pas, et ils allaient arriver devant le tronç d'arbre touffu où Geneviève frissonnait les attendait.

Ils parlaient bas. Des lambeaux de phrases, pourrants, parvenaient déjà aux oreilles de la jeune fille.

C'était d'abord la voix douce de Marthe qui suppliait : —Je t'en prie, Pascal, ne me laisse pas ici. Tu sais bien que loin de toi je ne vis pas. Les instants me semblent des années.

Des paroles dures tombaient des lèvres du jeune homme : —Il faut cependant que tu restes ici.

—Pourquoi ? —Pour la réussite de nos projets. —Je ne comprends pas.

—Tu n'as pas besoin de comprendre. As-tu confiance en moi ? —Oui, mais...

—Tu n'as alors qu'à obéir... Marthe baissa la tête ; puis, comme prenant une brusque résolution, elle se redressa :

—Tiens, Pascal, je ne puis conserver plus longtemps ce que j'ai sur le cœur. Il faut que je te dise tout.

Le frère et la sœur s'arrêtèrent juste en face de Geneviève. Elle ne perdit plus un mot de leur entretien.

Marthe reprit : —Il me semble, depuis quelque temps, lire je ne sais quelle froideur dans tes yeux. J'ai peur que tu ne m'aimes plus.

—Encore t'a enfantillages ! —Non, Pascal, ce ne sont pas des enfantillages ; je n'existe qu'en toi, et si tu cessais de m'aimer, je mourrais.

—Je t'aime aussi, tu ne peux en douter.

—Je ne sais. Veux-tu me jurer de répondre loyalement à la question que je vais de poser ? —Parbleu.

—Jure ! Pascal paraissait ému de l'insistance de Marthe. Du ton impatient dont on ordonne à un enfant capricieux, il répondit : —Je le jure. Mais pose vite ta question.

—Dis la vérité. Tu l'aimes ? —Bah ! Quelle folie ! Où vas-tu chercher de semblables idées ? —Si. Je suis certaine que tu l'aimes. Depuis longtemps, je trouvais ton attitude singulière. Mais je doutais encore. Ce soir, je ne doute plus.

—Que veux-tu dire ? —Quand nous sommes rentrés, mon oncle et moi, et que nous nous sommes vus seuls dans le salon, j'ai tout compris. Votre air embarrassé à tous deux m'a sauté aux yeux. Une minute plus tard, Gertrude est venue allumer les flambeaux. Tu figure te trouvais en pleine lumière. Ah ! Si tu t'étais regardé dans une glace !... Tu étais blême et tes lèvres tremblaient...

—Allonc donc ! —Ne proteste pas. Je t'ai bien vu. Pendant tout le dîner, je n'ai cessé de t'observer. Malgré tes efforts pour paraître calme, tu étais profondément troublé. Tu gardais un silence obstiné, tu as à peine répondu à ce que te disait mon oncle. Et Geneviève !... Elle était aussi troublée que toi, et elle te lançait des regards froids qui me glaçaient. Ah ! Geneviève aime de toute son âme son fiancé ! Comme elle a dû repousser tes avances !...